

Kadhim Jihad

## Poèmes

traduit de l'arabe par l'auteur  
en collaboration avec Serge Sautreau

Kadhim Jihad est né à Nassyria (l'ancien Ur) au Sud de l'Irak, en 1955. Réside, depuis 1976, à Paris où il est réfugié politique.

Polyglotte, il a traduit en français (en collaboration avec Salah Stétié) *Les poèmes de Djaykour* de Badre Shaker Es-Sayyab et, en arabe, des textes, entre autres, de Rainer Maria Rilke, René Char, Henri Michaux, Saint-John Perse, Jean Genet, Roland Barthes, Jacques Derrida, Gilles Deleuze, Octavio Paz, Salvador Espriü, Juan Goytisolo, Severo Sarduy, José Angel Valente, Claudio Rodriguez et José Miguel Ullán. Critique littéraire, il a collaboré à maintes publications culturelles tels la revue arabe *Al Karmel*, le mensuel français *Le Magazine littéraire* et le supplément culturel du quotidien espagnol *Diario-16*.

### MÉTAMORPHOSE

A Hassan Ash-Shami

Depuis peu, j'assiste en moi à une métamorphose : bien que je n'aie pas encore reçu les ailes promises (par quel dieu ? pour quel ciel ?) je me sens tout à fait décidé à inscrire, sur l'opacité de mon horizon, le plus splendide vol qu'aura jamais connu un oiseau solitaire.

Et moi qui d'habitude fuis ce que tracent mes mains, tel le voleur les lieux de son forfait, voici, ces derniers jours, que je retourne à mes feuillets froissés, que j'en scrute les lignes — et les épure...

## EXTASES

Pays-limite, temps en lisière du temps, l'exil a voulu que j'oublie les multiples étapes de ma fatigue, les noms des fleurs et le parfum des roses, les échelles des sentiments que je savais, jadis, divers et hiérarchisés, ainsi que les oiseaux et les strates du désir.

Aujourd'hui, je me vois envahi, dans la même journée, d'innombrables extases — et je ne trouve jamais son vrai nom pour une chose, ni à un nom sa chose. Je pense au moindre point de cette contrée lointaine et je maudis l'oubli. Je rêve d'une enfance retrouvée, je parle d'avenir. Je frôle la pourpre des anémones et la déclare papillon. Je vois des nuages en fuite et crie : mes superbes montures !

## POÈTE

En hommage à Akil Ali

Ce poète a choisi l'amitié des pierres, en s'essayant d'abord au métier de maçon. Il a choisi l'amitié de l'eau, en trimant dans l'unique glacerie de la ville. Il a choisi l'amitié du sable, en tentant de traverser à pied le désert qui le sépare de l'autre pays — à la frontière duquel une patrouille l'arrêta in extremis et le refoula. Il a choisi l'infinie amitié du feu, en se faisant boullanger, officiant du soir à la cuisson du pain. Chaque fois il a rendu la poésie à sa vraie parenté avec les éléments, et séjourné lui-même à son insu — guidé seulement par une intuition fertile, une imagination somnambule — dans la proximité d'Héraclite.

## JUSTICE

Combien de fois n'ai-je pas essayé de forcer mon chant à la louange de mon passé où tout et chacun s'unissaient pour exaspérer mes faux-pas et cracher sur mes strophes ? Partout surnuméraire et selon toute dynastie : moi, l'exlu, offrant ses larmes dans la coupe de ses mains. Pardonner. Il m'a toujours paru si difficile de pardonner. Non. Non : je donnerai son nom réel à chaque chose. Son nom. Et ce sera justice.

## ÉTRANGERS

A Mahmoud Darwich

Étrangers au calice et aux pétales  
Étrangers au jardin et à la rose  
Étrangers aux oiseaux et aux roucoulements  
Étrangers au chant du visible  
Étrangers aux festins et aux jarres  
Étrangers aux patios et aux tonnelles  
Étrangers aux gémisséments annonciateurs de nouvelles naissances  
Mais les voix de pleureuses qui s'exhalent de vos poitrines certains soirs lourds  
d'orage  
Nous atteignent en plein cœur avant même qu'elles ne se fassent entendre  
Et que la foudre ne déchire  
La nuit sous cape.

## AUX MÈRES

Vous qui de vos chaudes entrailles jetez dans le tourbillon du monde des fœtus incapables de marcher et que la moindre réprimande plongera dans la plus grande perplexité, que ne vous donnez-vous davantage de temps avant de les mettre bas, et que ne les gardez-vous encore un peu en vous, ces fœtus, afin que le fardeau de vivre leur soit moins lourd, afin qu'ils deviennent moins malhabiles à se frayer chemin dans les fumées de l'univers !

## ELLE, ET MOI

Une phrase s'est mise en travers de mon chemin. Des nuits entières j'ai dû lutter, lui chercher une possible cohérence, quêter pour elle un peu d'harmonie. Qu'elle s'effondre, et je m'effondre avec. D'elle dépend mon salut. Ni les subjonctifs ni tous les autres raffinements ne m'ont manifesté la moindre compassion. Quant à faire mine de collaborer avec moi... Alors j'ai touché la vérité, la flagrante vérité de ma folie. Désormais, je l'empoigne et la contemple : elle s'apaise, je m'apaise — elle se crispe, et je me crispe moi aussi — je m'efforce — je fais de mon mieux...

## REPÈRES

Je commençai par le A, puis filai au D, espérant revenir à B et à C en une autre occasion. Cependant, à mon retour, les pistes embrouillées ne découvraient que la fuite des repères. Ah, clarté perdue, origine oubliée, l'être vous appelle ! Ses cris le déchirent — point de dieu pour entendre. Si d'aventure je frappais à une porte, se trouverait-il seulement quelqu'un pour ouvrir ?

## PASTORALE

Au bout du chemin, rapportant de la sécheresse des champs les maigres cueillettes du jour, ma mère. Elle m'adressait des signes. Entre elle et moi, une lieue de distance — et une horde de loups que le destin nous avait envoyés, à nous, démunis parmi les démunis. Il me fallait lutter contre ma peur d'enfant — mais ma mère combattait sur trois fronts : la panique, en elle, de la femté ; le soin du fardeau qu'elle portait sur la tête ; les traîtrises du sol, enfin, qui se dérobaient sous ses pieds tellement il avait plu ce jour-là. J'avançai d'un pas et je criai aux loups de se disperser, de faire place au cortège des humains. L'orage éclata, zébrant le ciel de somptueux éclairs, et la foudre fit fuir jusqu'au dernier des loups. J'ai couru vers ma mère illuminée par la joie, souriante. J'ai couru sur le chemin de l'éclat de ses dents.

### NOTE PLUS IMPORTANTE QUE LE LIVRE MÊME

La réalité, toujours en avance sur la fiction, te prodigue cette image. A retenir :

Les fils de ta patrie bombardent ceux des montagnes avec de l'air qui brûle tout. Les fils de ta patrie bombardent ceux des montagnes avec de l'air qui brûle tout. Les fils de ta patrie bombardent ceux des montagnes avec de l'air qui brûle tout.

## ÉLÉGIE DE MOI-MÊME

K., mon seul ami,  
Toi, au cœur de qui les routes font la fête  
Et dont la détresse ouvre sa couche aux villes afin qu'elles s'y endorment,  
Je lève aujourd'hui ta coupe  
Je vis ta mort de chaque instant  
Lorsque, seul, tu venais  
Chercher à l'amitié un possible passage  
Et, dans les ouvrages rares,  
Un écho à ta déchirure,  
Ou un refuge pour tes nuits.

Me voici qui me rappelle ta mort  
Au Bois de Boulogne ou dans l'Allemagne couverte de neige,  
Les soirées de Madrid et l'inaccessible coquetterie des jeunes femmes  
Tu cherchais à ton cœur une place vacante,  
Des visages pour toi abandonnant la ruse et se livrant enfin  
Au jeu sans fard de la parole.  
Comme il te tourmentait, l'inauthentique,  
Toi qui cherchais un vrai regard !

K., mon seul ami,  
Peut-être maintenant saisis-tu que ce vide  
Jamais en toi ne se verra comblé  
Par un autre que toi,  
Que ton âme, ce saccage,  
Ne saurait trouver sens que par tes propres actes,  
Que c'est toi, et toi seul, qui la prendras  
En main, la conduiras, telle une monture,  
Et lui diras : voici notre jour —  
Il jaillit du dedans de nos ténèbres.  
Pourquoi l'avions-nous donc abandonné au brouillage d'autrui  
Sous prétexte d'images à peine séduisantes ?

K., mon seul ami,  
Il me faut désormais t'exhumer du tertre des mots  
Il me faut aller te dénicher sous la poussière des vieux livres  
Et crier : mon ami est mort  
D'un fardeau impossible et du silence du poème.  
Il me faut ausculter l'agonie de tes membres.  
Y a-t-il encore en toi quelque chose qui vive ?  
Mourras-tu donc ainsi, à trente et quelques ans ?

Céderas-tu aux tourbillons qu'hier encore  
Tu repoussais, ne te connaissant de repos  
Qu'après les avoir rejetés loin de tes rives  
Vague après vague ?  
Me laisseras-tu seul, sans ami, les mains vides ?

Tel cet empereur grec évoqué par Proust  
Tu peux dès à présent aller fouetter la mer  
Qui a noyé mes biens et mes dons.  
Allons, fouettons, cinglons la mer jusqu'à l'absurde !  
Grave, cette perdition.  
Grave, cette errance.  
Grave, cette absolue soif d'un amour —  
De cet amour (selon Cortazar)  
Qui te donne à sentir que tu es accueilli  
Par quelqu'un dont tout l'être appelle ton approche.

K., mon seul ami,  
Rien ici n'illuminera  
Que ta tristesse oh solitaire,  
K., mon seul ami,  
Personne ici ne viendra  
Que ton visage, orphelin des cités.  
K., mon seul ami,  
Rien ici ne consolera  
Que la parole jaillie de ta blessure, de ton inépuisable blessure !

Hier tu étais à Gênes  
Cherchant à retrouver trace de tes pas sur les pelouses.  
Hier encore à Rome  
Scrutant les marchandises de pain  
Dont le parfum te disait quelque chose de ta perdition, ah folie !  
Hier tu hantais les nuits de Séville  
Guettant les pas du Christ sur l'eau  
Dans la broderie des fiancées aux foulards noirs.  
Hier à Cordoue  
Tu te demandais tout à coup qui suis-je ?  
Hier toujours sur les marches du Nord  
Mendiant lumière pour les déshérités du Sud.

Voilà : tu comprends enfin.  
Tu es seul au fond de toi.  
Combien de fois as-tu interrogé ta soif :

Où vont les nuits ?  
Vont-ils, les autres ? Vont-ils  
Tous ?  
Tandis que nous sommes là,  
Éveillés,  
A compter les étoiles ?

Te voici qui te vois dans les jeux de la lumière  
Te voici te voyant dans les déserts urbains  
Te voici à te voir dans l'indifférence des passants  
Te voici vu en tout  
En tout sauf en toi-même.

Qui suis-je dans la distance ?  
Est-ce que je cherche des îles trop lointaines  
Ou une fuite en avant ?  
Qui pousse en moi mes pas vers l'infini ?  
Chaque fois qu'une silhouette se découpe sur l'horizon,  
Je lui crie : Oh Compagnon !  
Et chaque fois que l'un ou l'autre prononce une parole touchant la poésie,  
Je clame à son adresse : Nouons les liens de l'amitié !

Ne meurs pas maintenant, ô ami !  
Vois : je te supplie — ne meurs pas maintenant !

Tu étais ton plus sûr ennemi,  
Te souviens-tu ? Tu cherchais à tout prix les moyens de l'échec,  
Tu bâtissais et débâtissais, laissant sur chaque pierre  
Une parcelle de toi, tu te souviens ? Et tu brouillais les pistes de ton âme,  
Et tu accomplissais tes traversées la nuit,  
Lieue après lieue, vainqueur de la distance à travers les ténèbres,  
Pour t'engager avec le jour dans une tout autre direction :  
Où t'appelait cette nouvelle marche ?  
Non, tu n'as pas engrangé les fruits,  
Tu n'as pas libéré les esclaves en toi.  
Et tu n'as rencontré chaque fois que ton vide  
Qui t'attendait abîme au détour du sentier.  
Ah tu savais vraiment être ton ennemi !

Hier j'ai vu mes frères en rêve  
Les traits ravagés par les flammes, qui venaient à moi.  
Abominable épreuve que ce fut  
De reconnaître les visages de ceux qui façonnèrent mon âme !



Abominable épreuve

Que de découvrir dans le vide de leurs yeux et leurs larmes terribles

Mon exil et ma ruine!

Ainsi le langage même devient théâtre de décombres.

Ainsi ta main écrit *langage*

Mais c'est *ravage* que lit ton œil!

Te voici qui te vois dans les jeux de la lumière

Comme dans la solitude des passants :

A toi de choisir à quoi te vouer —

A cette errance perdue dans les gouffres de l'âme

Ou bien à la folie apprêtée du dehors,

K., mon seul ami!

## A UNE FEMME

Je t'ai rencontrée dans la distance. Tu étais une enfant. J'ai salué et je t'ai fait face, demandant quelles étaient les coutumes de ce pays. Rien de mieux en effet que le cœur d'une femme pour connaître les secrets intimes d'une ville ; et si le cœur se refuse, au moins les largesses du corps sauront-elles murmurer. Nous sommes de ceux qui lisent dans les étoiles, le sable, les mains, les signes les plus divers, aimantés par une haute faim : nous saurons capter en ton corps les émanations de l'âme, et deviner dans les offrandes du toucher ce que recèle un cœur de femme qui goûte l'habileté d'un homme à la revivifier.

Le matin, tu offriras quelques herbes au voyageur, et il se souviendra, le long de son errance. Il se souviendra : de temps à autre, quand s'apaisait ton halètement de lionne, ta main descendait vers ton pubis pour y quêter saveur de ses traces en toi qui évoquent — disais-tu — l'odeur des pollens en Avril. Longuement il revivra tes prodiges en tentant de fixer dans sa mémoire les choses de sa terre, de sa lointaine terre.

*Trois poètes*

## MOBILITÉ DE RIMBAUD

Pour Alain Borer

Longtemps à l'Ogadine  
Fuit son visage. Halte de la caravane  
Qui pose sur le sable héritage coutumes  
Et les redonne, d'une main vers un cœur  
Et d'une poitrine à une autre main —  
Et lui passant, pressé, vers on ne sait quoi.

Sa boussole a tenu dans la croisée des vents  
Mais sa course marathonnienne aura prouvé au monde  
Qu'il est dans l'essence des boussoles  
Par leur coïncidence de chaque instant avec l'être  
D'être  
Irrésistiblement affolées.

## TÉMOIGNAGE DE RILKE

« Le poète de la rose a été tué par la rose », déclare, feignant la compassion, un critique de tout confort.

Mais le poème, il en voyait tous les possibles par mille fenêtres à ouvrir  
Mille villes à visiter  
Mille livres à lire et mille roses à savourer  
Quant aux roses, à jamais reconnaissantes aux poètes  
Elles ont concentré ce poison  
Qui sut donner à Rainer Maria le choc d'amour  
Qu'un poète de Bassorah, cœur strié, plus tard,  
Sollicitera vainement de la bouche d'un dieu muet.

Le poète de la rose n'a pas été tué par la rose :  
Elle lui a donné  
*« Son sommeil de personne en d'innombrables cils. »*

## PRÉSENCE DE SAYYAB

De Djaykour à Daram  
De Bagdad à Rome  
Et en tous lieux qu'il n'a jamais visités,  
Où son ombre rachitique  
Sans pleurs ni jeux macabres  
Poursuit sa danse de fantôme,  
Vous pouvez voir un spectre sur béquille :  
La béquille irradie de la chaleur du spectre,  
Et tous les deux s'en vont par des sentiers de la forêt  
Que seuls connaissent les enfants.

Casablanca, 22 juillet 1990.